

Un article du Monde lors de la publication du quadruple volume en poche : "Quatre romans fondateurs à l'orée des années 1960", Martine Silber, Le Monde, 13 juillet 2002

JUSTINE, *Balthazar*, *Mountolive*, *Clea* : impossible d'évoquer ces noms, les titres des quatre volumes du *Quatuor d'Alexandrie* de Lawrence Durrell sans évoquer aussi le début des années 1960 et des jeunes filles et jeunes gens désireux de conquérir le monde et de connaître la gloire - littéraire cela va sans dire. Persuadés que leur amitié constituait un petit Parnasse, leurs idoles s'appelaient Spinoza, Platon, Flaubert, Stendhal, Honoré de Balzac ou Marcel Proust mais surtout, frais émoulus de l'université, ils célébraient les auteurs hors programme, leurs lectures à eux, figures libres, autodidactes enfin : Samuel Beckett, James Joyce, Jerome David Salinger, Dorothy Parker, DH Lawrence, Virginia Woolf, Henry Miller...

Qui dénicha le premier, Justine ? Peu importe, c'était le livre qui manquait, celui qui venait le mieux éveiller leurs rêves d'amour et de mort, leur avidité du désenchantement qui les ferait mûrir, le livre qui venait combler leur nécessité de romantisme et d'absolu, de tragique et de sordide, c'était - ils en étaient persuadés - la vie qui les attendait. La sensualité dont regorge le Quatuor et qui fascinait de plus aguerris, leur paraissait comme aller de soi. C'est à peine s'ils y prenaient garde, quelques années encore et la liberté sexuelle serait prônée sur tous les murs. Ce qui fascinait ces très jeunes intellectuels, c'était le procédé, les voix entremêlées, le narrateur qui se cassait le nez sur les miroirs, les fractures du récit, les brèches entrouvertes, les illusions frappées par la foudre et le temps.

Quand Durrell commence Justine, à Chypre, à l'automne 1953, cela fait quinze ans qu'il n'a rien écrit de sérieux depuis son premier roman, Le Livre noir (publié à Paris), mais il le porte en lui depuis sans doute dix ans. Il écrit par bribes, s'occupant seul de sa deuxième fille Sapho, après le départ de sa seconde épouse, Eve. Comme le narrateur de Justine, dans son île des Cyclades, veille sur l'enfant de Mélissa et de Nessim. Il faut écrire, il le sait, il le doit. Son ami Henry Miller le lui répète dans leur correspondance, il faut écrire quitte à mourir de faim, comme il le fera dire aussi à Pursewarden. Il a le projet en lui depuis des années, le moment est venu, il écrit à son ami Alan Gradon Thomas : "Chut ! je suis en train d'écrire un roman formidable", et il ajoute pour Henry Miller qu'il aura "quatre dimensions (...) comme un étrange animal suspendu dans une solution".

"SEULE LA VIE EST RÉELLE"

Chassé de Chypre par la révolution, il s'installe en Provence et sans doute poussé par le succès immédiat de Justine (publié en 1957, traduit en 1959, au Livre de poche en 1963), il écrit Balthazar et Mountolive dans la foulée (publiés en 1958, traductions en 1959, en poche en 1963). Clea paraît en 1960 (en poche en 1963). "Seule la ville est réelle", écrit-il en avertissement de Justine, certains, stupidement, le lui reprocheront. Qu'importe s'ils ne s'y reconnaissent pas, qu'importe si l'Alexandrie du Quatuor est aussi fantasque et magique que les personnages qui s'y meuvent ? "Qui est-elle cette ville que nous avons élue ? Que contient et résume ce mot : Alexandrie ?" Nous en avons encore la saveur : "Cinq races, cinq langues, une douzaine de religions ; cinq flottes croisant dans les eaux grasses de son port. Mais il y a plus de cinq sexes, et il n'y a que le grec démotique, la langue populaire, qui semble pouvoir les distinguer. «Après le récit qui compose Justine, étrange, entrecoupé de ce qui peut apparaître comme des digressions, voici le Commentaire qu'en fait Balthazar (2e volume) rectifiant, éclairant, ironique et cruel, puis Mountolive (3e volume), totalement détaché des volumes précédents, et qui de nouveau fait pivoter l'éclairage, amenant de nouveaux personnages et enfin Clea, qui se situe plus tard, après la seconde guerre mondiale, le temps du vieillissement et des comptes. Nostalgique et réaliste, avec encore parfois des échappées vers d'autres mystères, de nouveaux drames, et la reconstruction des âmes et des amours.

Avec le temps, le Quatuor allait se fondre dans les mémoires et l'oubli de ses premiers lecteurs, un peu déçus, désabusés par les efforts successifs de Durrell pour retrouver une inspiration perdue. Pourtant : Justine dans l'autobus et une femme qui murmure avec ravissement : "oh, j'ai tellement aimé ce livre". Un interlocuteur, un soir au téléphone, qui - est-ce vraiment par hasard - demande "vous avez lu le Quatuor d'Alexandrie ?". Alors, place au théâtre et ses fantômes !

Le Quatuor d'Alexandrie, La Pochothèque "Classiques modernes", 1 053 p., 20,28 €.